

Justyna Zych
Université de Varsovie

LA RÉCEPTION DE LA PSYCHANALYSE DANS LE MILIEU DE LA NRF DANS LES ANNÉES VINGT DU XX^e SIÈCLE

Le présent article a pour but de présenter le rôle considérable que les critiques liés à la *Nouvelle Revue Française* ont joué dans la diffusion de la psychanalyse en France dans les années vingt du XX^e siècle quand la théorie freudienne y était encore méconnue. En décrivant l'accueil hostile réservé à la psychanalyse en France et l'engouement naissant pour cette discipline, à cette époque-là, dans les salons parisiens, l'article se propose de mettre en relief le mérite indéniable des critiques et écrivains groupés autour de la revue, tels que Jacques Rivière, Albert Thibaudet, Jules Romains ou André Gide, d'approfondir la connaissance de l'invention freudienne auprès du public par le biais de différentes initiatives, notamment grâce aux articles, aux traductions, aux conférences ou encore à la fiction littéraire s'inspirant de la théorie de Freud.

Les textes les plus importants consacrés à la psychanalyse parus dans la NRF, au début des années vingt, sont rappelés d'une manière synthétique dans le présent article, qui se focalise avant tout sur les considérations des critiques de la NRF concernant l'adoption possible des outils psychanalytiques dans le domaine littéraire. La présence, dans leurs écrits, des réflexions tellement originales à l'époque confirme le rôle précurseur que le groupe NRF a joué dans la réception de la psychanalyse en France.

Mots-clés: *La Nouvelle Revue Française*, la psychanalyse, la théorie freudienne, la critique littéraire, le compte rendu, l'article, précurseur

Rares sont les travaux et les monographies traitant de l'histoire de la psychanalyse en France qui remontent à la toute première période de la présence de la pensée freudienne dans le discours scientifique, médical et critique français, comme s'il n'y avait pas de véritable début de l'histoire de la théorie freudienne en France ou comme si elle ne débutait vraiment qu'avec Lacan qui l'a conduite tout de suite à son apogée dans les années soixante et soixante-dix. Cependant, si Lacan a pu développer les thèses freudiennes d'une façon aussi brillante, c'est aussi, ou peut-être avant tout, grâce à l'immense effort des précurseurs de la psychanalyse

en France, aujourd'hui un peu oubliés – ne citons que Marie Bonaparte, Angélo Hesnard, René Laforgue, Charles Baudouin – qui s'étaient littéralement battus pendant des années entières pour que la *psychoanalyse* – comme on la nommait encore à cette époque, en prononçant le mot avec l'hiatus – soit reconnue en France en tant qu'une branche neuve et prometteuse de psychologie, voire une toute nouvelle discipline de science en train d'émerger, mais sérieuse et fiable. Le sous-titre très parlant de l'ouvrage monumental d'Élisabeth Roudinesco consacré à l'histoire de la psychanalyse en France, à savoir *La bataille de cent ans*, n'est pas dû au hasard (Roudinesco 1986).

Grâce à son travail, ainsi qu'à ceux d'autres historiens de la psychanalyse en France, nous savons que la réception des théories freudiennes en Hexagone était marquée par deux décennies de retard et par l'hostilité sans pair. Où chercher la genèse de ce rejet opiniâtre ? La prédilection toute cartésienne pour la logique et la limpidité intellectuelle, la méfiance envers la syntaxe allemande compliquée assimilée au style hermétique des traités de philosophes d'outre-Rhin du XIX^e siècle, la mentalité bourgeoise de l'époque et le diktat de l'Église catholique éliminant la sexualité de tout discours – scientifique ou autre, l'ignorance quasi-générale de la langue allemande en France du début du XX^e siècle, l'ambiance germanophobe à l'aube de la première guerre mondiale et suite au souvenir toujours vif de l'échec de Sedan, enfin l'antisémitisme présent partout en Europe – tous ces nombreux facteurs contribuent à expliquer pourquoi, en France dans l'entre-deux-guerres, la psychanalyse se heurtait à un refus catégorique et passait pour une discipline pseudoscientifique, semi-mystique, voire charlatanesque et, de surcroît, scandaleuse. N'oublions pas que le terme de «pansexualisme» est devenu à cette époque presque un synonyme du nom de la théorie freudienne qui, elle, pendant trop longtemps, est restée complètement inconnue, même – à quelques rares exceptions près – de médecins et de psychologues. Souvent la connaissance de la psychanalyse se limitait à des mots-clés tirés de leur contexte, parmi lesquels ceux à l'arrière-goût de sensation, donc faisant référence à la vie sexuelle de l'homme, étaient surtout retenus et diffusés. Une autre raison pour laquelle la psychanalyse était méconnue en France de ce temps-là est le fait que de nombreux scientifiques français aient refusé toute originalité à la théorie de Freud, en prétendant qu'il a juste résumé et développé ce que ses prédécesseurs, tels que Jean-Martin Charcot, Charles Richet ou Pierre Janet, avaient déjà dit.

La psychanalyse était considérée comme trop peu scientifique pour être enseignée à l'université, comme trop révolutionnaire pour qu'elle puisse être pratiquée dans des hôpitaux psychiatriques et, enfin, comme

tellement scandaleuse et obscène que personne ne devrait s'en occuper. En effet, les milieux ecclésiastiques, médicaux et universitaires en France ont formé l'*unisono* ostracisant Freud et ses théories. D'où le fait que pendant longtemps la France soit restée une tache blanche sur la carte des pays où de nombreuses associations et revues psychanalytiques étaient créées, où des congrès et des colloques consacrés à la psychanalyse avaient lieu et où des travaux de Freud étaient traduits. Les Français devaient attendre la première traduction d'un ouvrage du Viennois jusqu'à 1920 et, de plus, il la devaient aux francophones suisses car c'est *La Revue de Genève* qui a publié la traduction de cinq conférences sur la psychanalyse que Freud avait données en 1909 lors de son séjour aux États-Unis: la publication en question portait le titre *Origine et développement de la psychanalyse* et elle était signée par un psychologue suisse Yves Le Lay (de Mijolla 1982: 19).

Certes, cette première traduction avait une importance à ne pas surestimer, mais ce n'est pas elle qui a déclenché la vogue de l'intérêt tardif, mais vif pour l'invention freudienne en France. Le vrai tournant dans l'histoire de la psychanalyse en Hexagone est marqué par le fait que cette dernière ait éveillé la curiosité des milieux littéraires parisiens. Si la littérature française est évoquée dans le contexte des théories freudiennes, d'habitude c'est pour faire référence aux surréalistes qui se proposaient d'en faire le fondement théorique de leur art.

André Breton, déjà en octobre 1921, est allé à Vienne pour rendre hommage au «plus grand psychologue du temps», comme il appelait Freud à l'époque (de Mijolla 1982: 19). Cette rencontre s'est avérée une énorme déception, car le fondateur de la psychanalyse qu'ils avaient désigné pour leur patron, n'a pas caché sa distance envers les surréalistes et il a avoué ouvertement qu'il ne comprenait pas leur art et qu'il considérait les membres de ce groupe artistique comme des «foux intégraux» (Freud 1967: 490). Tout de même, à force de citer le nom de Freud et ses travaux, les surréalistes ont rompu ce mutisme entourant la psychanalyse en France, ce que, d'ailleurs, Freud lui-même a reconnu, en admettant que l'intérêt pour sa discipline en France était née grâce aux hommes des lettres (de Mijolla 1982: 23).

Et il s'agit – précisons-le – de l'intérêt du grand public. C'est la presse quotidienne et le théâtre qui s'emparent de ce thème à la mode. Des quotidiens populaires publient des articles ayant pour but d'expliquer en quoi consiste la méthode révolutionnaire et controversée de cure par parole, inventée par le docteur Freud, ainsi qu'inculquer aux lecteurs des rudiments de la nomenclature freudienne: l'inconscient, la névrose, le complexe d'Œdipe... La psychanalyse s'introduit également dans les sal-

les théâtrales, ce qui, bien évidemment, contribue largement à sa vulgarisation. L'une des premières transpositions littéraires de la psychanalyse, la pièce de Henri-René Lenormand intitulée *Le Mangeur des rêves*, jouée tout d'abord à Genève, fait fureur sur les scènes parisiennes en hiver 1921. S'inspirant des théories freudiennes en vogue, voire en y fondant le noyau de son intrigue, le dramaturge fait du duo psychanalytique analyste-analysé une paire des héros principaux – la trame se résume à l'histoire tragique de l'amour entre un psychanalyste et sa patiente névrosée. La pièce est l'événement de la saison. Dès lors, le succès sur les planches se traduit immédiatement par le triomphe dans les salons parisiens. Les habitués de ces derniers se précipitent sur les divans pour participer aux sessions psychanalytiques, étant le dernier cri de mode.

Cependant, ce soudain succès spectaculaire, bien que superficiel, de la psychanalyse en France, n'était pas dû uniquement à la publicité tapageuse que lui ont assurée les surréalistes et le théâtre. À cette époque, les critiques et les écrivains liés à la *NRF* se piquaient aussi des théories freudiennes et pour cause, car ils avaient accès à la psychanalyse – pour ainsi dire – de première main. Et ceci parce qu'en 1921 Eugénie Sokolnicka est arrivée à Paris. Freud lui-même l'avait adoubée, en en faisant son émissaire légitime sur le sol français, aussi hostile à ses théories. Cette Polonaise d'origine juive avait étudié à Varsovie, à Paris, à Zurich et à Munich, avait fréquenté les cours de Janet et de Ferenczi et avait été analysée par Jung et ensuite par Freud lui-même. Il serait donc difficile d'imaginer la source du savoir psychanalytique plus crédible pour les écrivains et les critiques groupés autour de la *NRF*. Sokolnicka a pénétré dans ce milieu littéraire grâce à Paul Bourget qui l'y avait introduite. Bientôt, les «lettrés» ont commencé à se rassembler autour de cette personnalité charismatique pour approfondir leurs connaissances en psychanalyse. Elle recevait chez elle, rue de l'Abbé-Grégoire, chaque semaine, le «Club des refoûlés». André Gide, Jacques Rivière, Roger Martin du Gard, Gaston Gallimard et Jean Schlumberger, tous éditeurs de la *NRF*, étaient membres de ce cénacle et ils appelaient Eugénie «la Doctoresse» (v. Diener, Roudinesco 2002: chapitre IV, 5).

Comme le remarque Élisabeth Roudinesco (Roudinesco 2009: 688), «l'intérêt du groupe de la *NRF* pour la psychanalyse est aussi important que celui des surréalistes. Cependant, de part et d'autre, les enjeux sont différents. Chez les écrivains de la *NRF*, il s'agit moins de faire passer la révolution freudienne dans des actes d'écriture que de réfléchir de manière critique sur les rapports de la littérature et de la psychanalyse. Tout commence par l'extraordinaire imbroglio d'une correspondance perdue entre Freud et Gide». En effet, si la correspondance que Breton a entrete-

nue avec Freud est souvent citée, l'échange épistolaire de ce dernier avec Gide reste moins connu. Or Gide, lui aussi, s'intéressait beaucoup à la psychanalyse, ce qui l'a amené à solliciter le contact direct avec son créateur. L'écrivain a compris que cette nouvelle méthode pouvait fournir des outils permettant de pénétrer les profondeurs de l'âme humaine, insondables jusqu'à l'invention freudienne, et il a apprécié le fait que Freud ait réservé, dans sa théorie, une place aussi importante à la sexualité. D'ailleurs, il voulait que ce dernier écrive une préface à la traduction allemande de son fameux *Corydon*. Dans une lettre datée du 26 décembre 1921 Gide a écrit:

J'ai entendu parler de Freud pour la première fois au printemps dernier. Je ne lis pas l'allemand assez couramment pour avoir osé l'aborder dans le texte original et ce n'est que grâce aux articles parus de lui dans la *Revue de Genève* que j'ai pu prendre contact avec sa pensée. Je n'ai pas encore achevé la lecture de son gros livre [*Introduction à la psychanalyse*] dont j'attendais la traduction avec une grande impatience et qu'aucun psychologue n'a le droit d'ignorer (cit. d'après: Roudinesco 2009: 689).

Selon les biographes de Freud, le Français aurait également écrit au Viennois pour lui demander la permission de traduire ses œuvres aux éditions de la NRF. Ce qui est sûr ce qu'André Gide a entretenu une correspondance suivie avec Dorothy Bussy, sœur de James Strachey, responsable de la traduction en anglais des œuvres de Freud. En avril 1921, il lui a écrit une lettre exprimant son désir violent de rencontrer Freud. Malgré toutes ces démarches, la rencontre n'a jamais eu lieu (Roudinesco 2009: 689–691).

Pourtant, André Gide a déjà succombé à cette mode irrésistible pour un écrivain, consistant à se mettre à l'écoute de son propre inconscient, et, comme il n'a pas pu faire connaissance de Freud lui-même, il a décidé d'entreprendre une analyse avec Sokolnicka. Finalement, la méthode révolutionnaire de cure par la parole n'a pas convaincu l'écrivain, car il a renoncé à l'analyse peu après l'avoir commencée – à la sixième séance – mais toute cette expérience décevante n'est pas restée sans résonance dans son œuvre. Trois ans plus tard, en 1925, il a immortalisé son analyste dans son roman *Les Faux-monnayeurs* – sous le nom très semblable phonétiquement à son nom original, notamment Madame Sophroniska – en tant que psychanalyste ayant entrepris la cure du petit Boris. Gide a transposé sous une forme littéraire le fameux cas exposé par Sokolnicka devant le groupe de la NRF. Cependant, dans le roman, la réussite thérapeutique spectaculaire de la Doctoresse est transformée en un échec débouchant sur le suicide du jeune protagoniste, comme si Gide voulait

se servir de son œuvre pour prendre sa revanche après sa propre défaite psychanalytique.

Mais malgré son désenchantement personnel, Gide n'a pas délaissé l'activité de propagateur de la pensée freudienne. C'est lui qui était partisan de publier les travaux de Freud chez Gallimard et il a largement contribué à la parution, en 1923, des *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* dans la traduction de Blanche Reverchon-Jouve, ouvrage qui a inauguré à la NRF la collection intitulée «Les Documents bleus».

Certes, Gide est une figure de proue dans le milieu de la NRF, mais le mérite de s'intéresser à la psychanalyse ne revient pas à lui seul. D'ailleurs, ce phénomène était trop criard pour rester inaperçu des critiques groupés autour de la revue. La NRF n'a pas pu négliger ou passer outre le fait que la psychanalyse soit devenue la mode de saison dans les salons parisiens et en a vite fait un compte rendu assez sarcastique à ses lecteurs, signé par Jules Romains qui, dans son article intitulé «Aperçu de la psychanalyse», souligne à plusieurs reprises combien cette fascination soudaine pour la pensée freudienne était superficielle et préten-tieuse. La description humoristique ouvrant son texte en dit long sur cet engouement caricatural pour la psychanalyse:

Cet hiver-ci sera, je le crains, la saison Freud. Les «tendances refoulées» commencent à faire, dans les salons, quelque bruit. Les dames content leur dernier rêve, en caressant l'espoir qu'un interprète audacieux y va découvrir toutes sortes d'abominations. Un auteur dramatique dont je tairai le nom a déjà – voyant poindre la vogue – trouvé le temps d'écrire et de faire refuser par plusieurs directeurs une ou deux pièces nettement freudiennes. Je lui conseille de les corser un peu et de les offrir d'urgence au Grand-Guignol. Enfin les revues spéciales, après avoir pendant vingt-cinq ans omis de constater l'existence de Freud, se donnent le ridicule de le découvrir, de discuter hâtivement ses thèses ou, ce qui est plus touchant, de les admettre comme la chose la plus naturelle du monde (Romains 1922: 5)

Cet article, datant de janvier 1922, portraiture donc vraiment sur le vif l'ambiance des salons parisiens de l'époque, s'apparentant à un reportage pittoresque. Après ce prélude ironique et plein d'allusions incisives à l'actualité parisienne, Romains délaisse sa veine de reporter observateur pour son esprit de synthèse et la volonté d'élucider aux lecteurs la vraie valeur de l'invention freudienne, en leur expliquant ce qu'il faut comprendre au juste sous le terme de psychanalyse:

En fait, le mot de psychanalyse se trouve aujourd'hui recouvrir quatre choses solidaires, mais distinctes: une méthode d'investigation propre à déceler le contenu de l'esprit; une théorie étiologique des névroses; une thérapeutique des névroses; enfin une théorie psychologique générale (Romains 1922: 7).

Si Romains s'est proposé de faire un résumé ample et détaillé de la théorie freudienne, et par conséquent, s'est contenté de décrire et de rapporter, Albert Thibaudet, que l'omniprésence soudaine de la psychanalyse dans les conversations mondaines a également poussé à y consacrer un article, a dépassé, dans son texte, le niveau de compte rendu pour déboucher sur les développements possibles de la nouvelle – ou plutôt récemment découverte – méthode aussi prometteuse. Il faut remarquer que son article est antérieur à celui de Romains: il a été publié en avril 1921, bien sûr également dans la *NRF*. Si Albert Thibaudet, comme beaucoup d'autres commentateurs français de la psychanalyse, refuse de voir en Freud l'innovateur tout à fait original¹, il déplore néanmoins que la pensée freudienne soit méconnue en France. Il exprime cet regret dans le préambule de son article:

On sait quelle influence considérable exercent aujourd'hui hors de France les théories psychologiques et les moyens de thérapeutique morale que Siegmund Freud a formulés sous le nom de psychanalyse. Je dis «hors de France», car des étrangers et Freud lui-même ont manifesté plusieurs fois un étonnement un peu attristé en voyant que non seulement notre public instruit, mais même, ce qui est plus grave, nos psychologues paraissent les ignorer à peu près (Thibaudet 1921: 467).

En véritable précurseur, le critique attire l'attention des lecteurs sur des issues intéressantes que cette théorie offre à de nombreuses autres disciplines, outre celles dans lesquelles son utilité semblait évidente, à savoir la psychologie et la médecine. Il n'est pas surprenant qu'il se focalise sur la possibilité d'appliquer des outils psychanalytiques à l'analyse et à l'interprétation d'œuvres littéraires, possibilité, d'ailleurs, déjà réalisée par Freud lui-même et certains de ses adeptes. Thibaudet décrit ces tentatives plus ou moins heureuses de psychanalyser la littérature de la manière suivante:

(...) Freud et ses disciples ont pensé que la psychanalyse jetait une très neuve lumière sur la genèse des œuvres littéraires, ils ont essayé, parfois avec ingéniosité et parfois avec une bien lourde fantaisie, de l'appliquer à l'histoire intérieure des artistes et des écrivains (Thibaudet 1921: 470).

Dans son article, le critique analyse en détail deux exemples d'ouvrages suisses – de tels travaux provenant de l'Hexagone n'existant pas enco-

1 Dans l'article en question Thibaudet écrit: «Et je sais bien que ces théories nous paraîtront en France moins neuves qu'elles ne semblent ailleurs, et que Freud nous semblera parfois avoir simplement nommé de certains vocables nouveaux et prestigieux des faits d'observation que l'analyse psychologique nous avait révélés depuis longtemps, comme les médecins qui croient avoir fait avancer la science du mal de tête en le nommant céphalgie» (v. Thibaudet 1921: 469–470).

re à l'époque – dont les auteurs ont adopté la perspective freudienne dans le but d'interpréter des œuvres littéraires, à savoir la préface de Pierre Kohler à *Adolphe* et le livre de Vodoz sur Roland et plus particulièrement sur le *Mariage de Roland* de Victor Hugo. Il relève aussi bien les idées pertinentes des auteurs commentés que leurs thèses lui paraissant mal fondées, voire ridicules. Il ne doute pas de l'utilité de la méthode psychanalytique dans les études littéraires, à condition qu'elle ne monopolise tout le discours critique en l'apparentant à un traité médical. En effet, selon Thibaudet, la psychanalyse ne devrait que renforcer l'approche critique traditionnelle pour permettre de pénétrer le sens le plus profond de l'œuvre. Citons la conclusion de l'auteur où, tout en avertissant des dangers de l'excès de psychanalyse dans la critique littéraire, il vante les avantages de son emploi modéré:

(...) le chemin qui nous a conduits nous montre qu'elle [la psychanalyse] mène loin à la condition d'en sortir un peu, de voir parfois en elle de nouveaux noms appliqués à de vieilles choses, de la mettre au point et à son rang parmi d'autres courants de psychologie et de critique. Il ne faut pas liquider dédaigneusement les livres qu'elle inspire en Suisse ou en Allemagne parce qu'ils nous rebutent d'abord par leur aspect d'excentricité et de lourdeur. Il nous faut comprendre que ces coups de sonde dans l'inconscient poétique ou artistique touchent en effet une matière très riche, une épaisseur de réalités intérieures où bien des découvertes sont possibles. Mais ceux qui s'y appliquent ne sauraient éliminer l'esprit de finesse ni l'acquis de la critique littéraire. [...] Une fusion plus étroite de l'esprit scientifique et de l'esprit littéraire qui, séparés l'un de l'autre, arrivent, en ces matières, si vite au bout de leur rouleau, est bien désirable, et c'est d'une telle union, d'une telle discipline, que dépend probablement l'avenir de ces études (Thibaudet 1921: 480–481).

Bien évidemment, la présence de la psychanalyse dans la *NRF* ne se résume pas aux articles lui consacrés directement et ayant pour but d'expliquer au public les enjeux de cette théorie en vogue et ses prolongements possibles dans le domaine de la littérature. Les auteurs publiant dans la *NRF* des notes sur des livres nouveaux étaient innovateurs au point de faire passer des éléments de l'optique freudienne dans leurs comptes rendus. Bien entendu, à cette époque-là, il ne peut s'agir encore que des notions de la nomenclature freudienne ou tout simplement de la mention du nom du fondateur de la psychanalyse, mais même ces manifestations superficielles du freudisme assurent aux critiques de la *NRF* le titre de pionniers capables de se servir déjà des concepts que certains n'avaient pas encore découverts ou approfondis. Et c'est Jacques Rivière qui teintera surtout ses textes critiques de cette note psychanalytique à la mode.

Ainsi, dans la *NRF* datant de juillet 1923, apparaît le compte rendu du roman de François Mauriac *Le Fleuve de feu* signé Jacques Rivière, dans lequel le critique, inspiré par la psychanalyse, donnera sa propre recette pour écrire un roman parlant d'amour qui soit véridique du point de vue psychologique. L'essai commence par une phrase assez intrigante: «Il est bien certain, comme c'est devenu un lieu commun de le proclamer, surtout depuis la publication des ouvrages de Freud, que l'amour atteint en France à une perfection, et surtout à une pondération qu'il ne rencontre nulle part ailleurs» (v. Rivière 1923: 98). En effet, dans cet article, Rivière prétend que les romanciers français ne montrent le désir qu'en tant que comblé et harmonieux, ce qui l'amène à formuler une sorte de postulat qu'il leur adresse et qui consiste à peindre la vie sexuelle de l'homme d'une façon plus véridique, avec tous ses complications et tourments possibles. Néanmoins, il les avertit du danger possible de tomber dans le piège de multiplier des approches caricaturales et monothématiques de la sexualité, se résumant aux portraits des obsédés sexuels et des névrosés.

Parfois le nom de Freud lui vient spontanément à l'esprit quand l'œuvre littéraire qu'il est en train d'analyser est marquée par un concept ou un motif caractéristique pour la psychanalyse. Aussi, Rivière cite-t-il le nom de son inventeur dans son compte rendu de l'œuvre de Jean Cocteau intitulée *Le Secret Professionnel*: il le mentionne notamment dans le contexte du symbolisme dans le rêve, sujet de prédilection du Viennois (Rivière 1922: 631–633).

Si l'écho de la psychanalyse rétentit déjà dans ses textes critiques, Jacques Rivière entreprendra également l'activité de propagateur de la théorie freudienne, en se lançant, au mois de janvier 1923, dans la série de quatre conférences au Vieux-Colombier intitulée *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*.

En guise d'introduction, sa première conférence, sous le titre *Les trois grandes thèses de la psychanalyse*, est consacrée exclusivement à la pensée freudienne, se proposant de présenter et d'expliquer au public celles parmi les découvertes de Freud que Rivière considérait comme les plus précieuses. Aussi, avant tout, attribue-t-il au Viennois le mérite d'affirmer l'existence de l'inconscient psychologique, en l'opposant en même temps à la conception métaphysique de l'inconscient présente chez de nombreux autres penseurs. En deuxième lieu, il énumère la notion-clé de refoulement qu'il définit comme une certaine résistance, «une force, de nature proprement affective, [...] qui s'oppose à l'apparition dans la conscience claire, à l'illumination de certains éléments psychiques qu'elle considère comme incongrus, comme impossibles à regarder en face»

(Rivière 1985: 95). Enfin, Rivière attire l'attention sur la théorie de la sexualité exposée par le Viennois, avec le terme essentiel de libido, qui serait, d'après le conférencier, injustement assimilée au «pansexualisme», et qu'il faut, par contre, comprendre d'une façon beaucoup plus large. Voilà comment il interprète la notion de libido: «[...] l'idée que le désir est le moteur de toute notre activité expansive, me paraît d'une nouveauté et d'une vérité admirables. Ou mieux encore l'idée que nous ne sommes créateurs, producteurs qu'en tant que nous allons dans le sens du désir» (Rivière 1985: 101).

Les trois conférences suivantes de Rivière ont pour sujet l'œuvre de Proust et les analogies existant entre cette dernière et la pensée freudienne. D'un côté, le critique présente le cycle proustien comme une transposition romanesque de la théorie psychanalytique, en mettant en évidence les grandes questions communes qui constituent le noyau des réflexions aussi bien de l'écrivain que du philosophe-médecin, à savoir: l'âme, le temps, la mémoire, le sexe, d'autre côté, il souligne qu'au moins une différence considérable les distingue: Freud veut formuler des lois générales, tandis que Proust se propose de «peindre l'essence fugitive de l'individu» (Steel 1987: 907).

D. Steel résume ainsi l'intérêt qu'éveille la pensée freudienne chez Rivière: «Il est évident que l'importance de la psychanalyse, aux yeux de Rivière, était principalement de nature littéraire. Elle ouvrait de nouvelles perspectives sur le comportement sexuel et sur la motivation inconsciente dans le roman. En outre elle avait des implications pour la critique littéraire. À Rivière le mérite d'avoir reconnu que la critique psychanalytique devait porter sur l'œuvre et non, comme c'était le cas dans les essais littéraires de Freud et de la plupart de ses disciples, sur l'auteur» (Steel 1987: 915).

Ce rappel synthétique de la réception de la psychanalyse, dans les années vingt du XX^e siècle, en France, et en particulier dans le milieu de la *NRF*, bien que bref et sans doute incomplet, a permis de mettre en valeur le rôle sans pair qu'avaient joué les critiques groupés autour de cette revue dans la diffusion de la théorie freudienne en Hexagone. Nous avons vu qu'ils avaient pu, chose fort rare à l'époque, connaître la psychanalyse de première main et dans sa version la plus orthodoxe, étant proches de Sokolnicka. S'ils se réservaient la place de commentateurs un peu distants et sceptiques de cette folie psychanalytique envahissant la capitale, ils n'étaient cependant ni indifférents ni hostiles à cette mode. Bien au contraire, ils contribuaient largement à la diffuser, mais sous une forme plus approfondie et équilibrée. Compte tenu de la qualité de la *NRF*, ils portaient d'un *a priori*, qu'en écrivant, ils s'adressaient à un pu-

blic plus averti. Dans leurs articles, le ton de sensation régnant à l'époque à propos de la psychanalyse a donc cédé la place à la volonté d'approfondir le sujet, de le présenter d'une manière objective et solide et de montrer de véritables enjeux de la théorie freudienne. De plus, les critiques liés à cette revue étaient à la fois des chroniqueurs et des cocréateurs de la psychanalyse en France, qui ont multiplié, en passant par des conférences et des traductions, la publications d'articles aux transpositions littéraires du motif freudien.

Bibliographie

- Diener, Roudinesco 2002: Y. Diener, É. Roudinesco, *La psychanalyse en France*, Paris: adpf.
- Freud 1967: S. Freud, *Correspondance 1873–1939*, Paris: Gallimard.
- de Mijolla 1982: A. de Mijolla, La Psychanalyse en France, in: *Histoire de la psychanalyse* (dirigé par R. Jaccard), t. II, Paris: Hachette, 9–105.
- Rivière 1922: J. Rivière, *Le Secret Professionnel* par Jean Cocteau, in: *Nouvelle Revue Française*, 110, Paris: Gallimard, 631–633.
- Rivière 1923: J. Rivière, *Le Fleuve du feu* par François Mauriac, in: *Nouvelle Revue Française*, 118, Paris: Gallimard, 98–101.
- Rivière² 1985: J. Rivière, Quelques progrès dans l'étude du cœur humain, in: *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain* (dirigé par T. Laget), Cahiers Marcel Proust, t. 13, Paris: Gallimard, 86–189.
- Romains 1922: J. Romains, Aperçu de la psychanalyse, in: *Nouvelle Revue Française*, 100, Paris: Gallimard, 5–20.
- Roudinesco 1986: É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France. 2 1925-1985. La bataille de cent ans*, Paris: Éditions du Seuil.
- Roudinesco³ 2009: É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France – Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris: Librairie Générale Française.
- Steel 1987: D. Steel, Jacques Rivière et la pensée psychanalytique, in: *Revue d'histoire littéraire de la France*, 5, Paris: Armand Colin, 901–915.
- Thibaudet 1921: A. Thibaudet, Psychanalyse et critique, in: *Nouvelle Revue Française*, 91, Paris: Gallimard, 467–481.

Јустина Зих
РЕЦЕПЦИЈА ПСИХОАНАЛИЗЕ У СРЕДИШТУ *НРФ-А*
ДВАДЕСЕТИХ ГОДИНА ХХ ВЕКА

Резиме

Циљ овог чланка је да прикаже значајну улогу коју су критичари блиски *Новој француској ревији* (NRF) имали у ширењу психоанализе у Француској двадесетих година ХХ века када, је Фројдова теорија тамо била још увек непозната. Описујући непријатељски пријем психоанализе у Француској и наклоност која се тек рађала према овој дисциплини, у то време, у париским салонима, овај чланак покушава да истакне неоспорну заслугу критичара и писаца груписаних око ревије, као што су Жак Ривијер, Албер Тибоде, Жил Ромен или Андре Жид, да продубе познавање Фројдовог открића код публике уз помоћ различитих иницијатива, нарочито захваљујући чланцима, преводима, конференцијама или књижевној фикцији која је инспирисана Фројдовом теоријом.

О најважнијим текстовима посвећеним психоанализи изашлим у NRF, почетком двадесетих година ХХ века, говори се синтетички у овом чланку, који се усредсређује пре свега на разматрања критичара NRF која се тичу могућег усвајања психоаналитичких алата на књижевном пољу. Присуство, у њиховим списима, тако оригиналних мишљења у то време потврђује улогу претече коју је група око NRF одиграла у рецепцији психоанализе у Француској.

Примљено: 31. 01. 2011.